DOI: 10.23671/VNC.2019.1-2.41830

Charles de LAMBERTERIE,
Université Paris IV-Paris Sorbonne, France

AVANT-PROPOS

C'est une grande marque d'amitié qu'a manifestée Alain Christol à mon égard en me demandant de présenter brièvement son œuvre scientifique, notamment dans le domaine des études ossètes. L'occasion en est son quatre-vingtième anniversaire, alors que j'approche les trois quarts de siècle. Mais, à vrai dire, le temps ne fait rien à l'affaire. Alain et moi avons fait connaissance à l'automne 1972, lorsque je suis arrivé comme assistant à l'Université de Rouen où Alain venait d'obtenir le grade de maître-assistant, qui devait quelques années plus tard être rebaptisé «maître de conférences». D'emblée nous avons sympathisé, et ce fut le début d'une amitié — je dirai même d'une complicité — qui ne s'est jamais démentie. Il faut dire que notre conception de la linguistique est en gros la même, et que nous avons eu les mêmes maîtres, pour lesquels nous gardons une grande vénération et dont nous nous appliquons à faire fructifier l'héritage (ce qui exige de nous que nous ne répétions pas leur enseignement comme des perroquets). C'était d'abord Pierre Chantraine (1898–1974) pour la linguistique et la philologie grecques, par l'intermédiaire notamment de Jean-Louis Perpillou, qui occupait alors à Rouen une chaire de «linguistique ancienne»: nous étions les premiers à sourire de cette appellation, qui signifiait simplement que le domaine couvert était celui des langues classiques, mais avait de quoi hérisser ceux de nos collègues qui se considéraient comme «modernes», alors même que certains d'entre eux faisaient parfois preuve d'un étrange dogmatisme. C'était aussi le meilleur ami de Pierre Chantraine, à savoir Michel Lejeune (1907–2000), qui continuait, dans sa retraite studieuse, à donner à l'École pratique des Hautes Études un séminaire qui était un régal pour l'esprit et que nous avions plaisir à suivre. Pour la grammaire comparée des langues indo-européennes, nous avions pu bénéficier de l'enseignement d'Émile Benveniste (1902–1976) et d'Armand Minard (1906–1998). Ce dernier nous avait initiés aussi à l'étude du sanskrit, en nous faisant commencer notre apprentissage par les fameuses «stances de Bergaigne» que

nous avions dû assimiler à la sueur de notre front. Je venais tout juste de passer à la Sorbonne le certificat d'études indiennes qu'Alain avait obtenu quelques années plus tôt, et lorsqu'Armand Minard a su que j'étais nommé à Rouen, il m'a dit: vous aurez la chance de travailler avec Alain Christol, qui est un excellent comparatiste et l'un des meilleurs élèves que j'aie eus en sanskrit. De fait, Alain avait acquis dans ce domaine une grande maîtrise, et qui ne s'appliquait pas seulement à la langue, mais aussi à la civilisation indienne dans son ensemble: grand voyageur, il avait une connaissance intime du pays, et c'est tout naturellement que, quelques années plus tard, nos collègues de l'Université de Rouen lui ont demandé d'assurer un enseignement d'initiation à la culture et à l'histoire de l'Inde, qui a eu un grand succès.

C'est depuis longtemps une tradition dans notre pays que l'on accède aux études de linguistique indo-européenne à partir des langues classiques. Ni Alain ni moi ne faisons exception à cette règle, et nous avons l'un comme l'autre enseigné dans des départements de lettres classiques. Mais il faut aussi, au-delà de bases solides en latin et en grec et d'une bonne formation générale en grammaire comparée des langues indo-européennes, cultiver comme spécialité un domaine un peu plus «exotique» à l'intérieur de ce vaste domaine, que nul aujourd'hui ne peut prétendre maîtriser de première main dans son ensemble. En ce qui me concerne, ce fut l'arménien, et pour Alain un domaine géographiquement voisin, à savoir cette langue iranienne isolée dans le Caucase qu'est l'ossète. Il faut dire que pour un linguiste le monde du Caucase est fascinant, et Alain comme moi avons été des lecteurs assidus de l'œuvre du savant d'envergure exceptionnelle que fut Georges Dumézil (1898–1986), un grand ami de nos maîtres et un homme dont l'érudition n'avait d'égale que la simplicité. Sans prétendre rivaliser avec lui en matière de maîtrise des langues, nous avons au moins retenu à son contact l'idée que pour accéder au monde du Caucase il était nécessaire de lire le russe, ce qui nous a amenés à nous intéresser aux langues slaves. Et nous avons eu, l'un comme l'autre, la chance de connaître le seul véritable disciple de Dumézil, à savoir Georges Charachidzé (1930–2010), avec qui nous avons noué les relations les plus amicales. Chara, ou Gogui, comme nous l'appelions familièrement, avait retenu de l'œuvre de Dumézil une féconde méthode de travail et non l'adhésion à une doctrine; l'embrigadement dans une idéologie lui était aussi étranger que l'esprit de caricature ou le goût des polémiques stériles.

Telles sont les bases sur lesquelles s'est construite l'œuvre scientifique d'Alain Christol. Plusieurs des articles de notre ami sont repris dans le recueil intitulé *Des mots et des mythes (études linguistiques)*, paru en 2008 aux Publications des Universités de Rouen et du Havre, qui est articulé en quatre parties: «I. Entre phonétique et morphologie; II. De la syntaxe au lexique;

III. Entre mythe et lexique; IV. Scythica», à quoi s'ajoute une ample bibliographie, qui témoigne de l'étendue des lectures de l'auteur, et un résumé des articles. Chacun d'entre eux est suivi d'une note intitulée «Compléments 2004»; ainsi le lecteur découvre-t-il une démarche intellectuelle toujours en évolution, loin d'un esprit doctrinaire stérilisant.

Il n'est pas question de donner ici un résumé de cette œuvre, remarquable par sa richesse et sa diversité. Je me limiterai à signaler quelques points qui me paraissent particulièrement importants.

Aussi bien dans son enseignement que dans ses recherches, Alain Christol a toujours cultivé l'étude de la langue latine, et il participe activement aux colloques de linguistique latine organisés régulièrement de par le monde depuis plusieurs décennies.

Alain est, l'on pourrait dire, un des « piliers » des sessions de linguistique et de littérature organisées depuis maintenant près d'un demi-siècle d'abord à Aussois (dans les Alpes, au-dessus de Modane), puis en d'autres lieux (à Évian depuis plusieurs années). Ces «sessions d'Aussois» ont une histoire qui, pour Alain comme pour moi, est inséparable de notre histoire personnelle. Les premières d'entre elles ont été créées à l'initiative de notre ami commun Jean Lallot, qui en a été le père fondateur. L'idée était d'organiser, à la fin de l'été, des rencontres d'enseignants des langues anciennes soucieux de se libérer du carcan souvent bien lourd des institutions, loin des enjeux de pouvoir, et cet esprit a heureusement duré, au-delà des orientations diverses qu'ont pu prendre par la suite les participants à ces sessions. L'un des principes de ces sessions est que chacune d'entre elles comporte la présentation d'une langue par un spécialiste à l'usage de non-spécialistes, et c'est ainsi qu'en 1986 Alain a présenté l'ossète, ce qui a donné lieu à une belle publication parue dans le volume 8 (1990) du périodique *Lalies*, organe de diffusion des travaux réalisés au cours de ces sessions: «Introduction à l'ossète. Éléments de grammaire comparée » (p. 7–50). De l'avis de tout le monde, il s'agit là d'une synthèse remarquable, qui rend les meilleurs services. Les sessions d'Aussois comportent aussi, à côté de thèmes particuliers qui en constituent le programme, une part plus libre où les participants peuvent présenter leurs recherches sur des questions variées, et, là aussi, Alain a eu un rôle actif : plusieurs de ses articles ont pour source des exposés présentés à Aussois et publiés dans *Lalies*, ainsi «Les édits d'Ashoka: problèmes de traduction» (1980); «Τῇ δεκάτῃ. Un instrumental de temps chez Homère» (1983); «Le nom des bouddhistes en grec» (1984); «Un verlan indo-iranien?» (1987); «Pour une typologie de l'obligation» (1988); «Du grec au gotique: le digramme AY» (1990); «Ἡματίῃ ὑφαίνεσκε: de la morphologie à la syntaxe» (1992); «Les deux constructions des verbes d'ordre en grec» (1993); «*Ipse*: articloïde ou article dans la *Peregrinatio*?» (1994); «Il pleut de l'or: de la syntaxe

à l'étymologie» (1994); «Peuple, armée, grande route» (2003); «Les classes nominales dans les langues caucasiques» (2003); «Les emprunts scythiques en hongrois» (2014). Ce n'est pas sans raison qu'Alain est aujourd'hui le président de l'association Clelia, qui veille à la bonne marche de ces sessions.

Les titres d'articles que je viens de citer indiquent assez la variété des intérêts scientifiques de notre ami. Pour lui, la linguistique générale, la grammaire comparée et les études sur les peuples et les traditions du Caucase ne forment pas trois domaines hermétiquement clos, car il a constamment le souci de passer de l'un à l'autre. En ce qui concerne la linguistique, il faut souligner notamment son implication dans le projet «Eurotyp», qui a donné lieu à deux importantes contributions parues dans l'imposant volume intitulé *Actance et valence dans les langues d'Europe* (Empirical approaches to language typology), édité en 1997 sous la responsabilité de notre collègue Jack Feuillet, à savoir «Marquage oblique des actants» (p. 457–523) et « Typologie des langues classiques » (p. 753–767). Ce projet Eurotyp a eu comme animateur Gilbert Lazard (1920–2018), qui vient de nous quitter. Gilbert Lazard a été une figure majeure de la linguistique, et Alain comme moi avions noué avec lui des relations où l'amitié se mêlait au respect. Il faut rappeler que, seul véritable élève d'Émile Benveniste, il a été un maître incontesté des études iraniennes (ce qui nous ramène à l'ossète) et en même temps, comme son maître Benveniste, dont Alain Christol plus que personne admire et utilise les *Études sur la langue ossète* (1959), un savant qui, au cours de sa riche et longue carrière, s'est intéressé de plus en plus à la linguistique générale et à la typologie linguistique.

C'est, bien sûr, par l'ossète qu'il convient de conclure. Notre ami Alain est depuis longtemps une référence dans ce domaine, et c'est à lui que l'on fait appel lorsqu'il s'agit de présenter la langue et l'histoire des Ossètes dans des ouvrages destinés à un large public. Ici aussi, la langue n'est jamais considérée comme un élément isolé, mais mise en relation avec ce dont elle est le véhicule, à savoir les croyances et les traditions. Nous connaissons tous la place importante qu'a occupée Alain Christol dans l'Association ossète en France, et on lui doit plusieurs publications dans le Bulletin qui était édité par cette association. Il a su nouer des relations de travail et d'amitié avec les Ossètes d'Ossétie, qu'il est allé rencontrer chez eux et que le considèrent comme un des leurs. Il n'ignore rien de la complexité des questions relatives aux langues et traditions des peuples du Caucase, et a constamment le souci de situer l'ossète non seulement dans son passé iranien, mais aussi dans son lien avec les langues non indo-européennes du Caucase et les peuples qui parlent ces langues. L'œuvre du grand spécialiste des études ossètes que fut V.I. Abaev (1900–2001) n'a aucun secret pour Alain Christol. Ici encore, il s'inscrit dans la grande tradition d'Émile Benveniste et de Georges Dumézil par son côté le plus fécond.